

”Odile” Karina

Elle arrive en droite ligne du romantisme anglais du 19e siècle, mais elle arrive aussi, et en ligne beaucoup plus droite, du classicisme allemand du siècle d’avant. C’est dire que chez elle, se conjuguent plus que parfaitement, la spontanéité de la gentille Sarn au bec-de-lièvre, le goût de la nature de l’Odile des *Affinités électives*, et l’orgueil désenchanté de la malheureuse Tess. Errant entre le premier et le deuxième degré, entre Franz et Arthur, Odile, d’ailleurs, on le dit dans le film, commet sincèrement l’erreur de raisonner par rapport aux événements et non aux hommes. Elle se sent alors cernée au lieu de se sentir entourée et elle réagit donc aux sollicitations du monde d’une manière purement animale, sans raison logique apparente. Odile n’est jamais à la fois triste ou gaie, à la fois douce et violente, à la fois tendre et distante, ainsi que dans un film normal et psychologique du Bois Sacré d’Hollywood. Elle vit au contraire au jour le jour, c’est-à-dire au sentiment. Le sentiment qu’elle partage l’un après l’autre plutôt que tous ensemble, ce qui est le signe d’un cœur simple et poli. Pendant une minute, Odile c’est Leslie Caron dans *Orvet*, ou *Lili* et, brusquement, c’est Cathy O’Donell dans *Les amants de la nuit*. Pendant trois secondes, Odile court le long de la rivière comme Jennifer Jones pédalait dans *Cluny Brown* et, tout à coup, le destin la met au bord des larmes comme Sylvia Sydney dans l’immortel film de Lang.

... et Anna Karina

Il fallait une jeune et jolie fille comme Anna Karina pour jouer ce rôle qui existe toujours dans les faits divers et jamais dans les cours d’art dramatique. Élevée dans la grande et sévère tradition des Asta Nielsen, Garbo (celle de Stiller), Pola Negri, Anna (c’est ma femme et je l’aime, mais ça ne change rien à la vérité) sait introduire un peu d’air dans ce corset sublime et l’on respire alors un parfum très moderne, celui de l’improvisation chère à la comédie italienne, le néo-réalisme d’autrefois. En faisant voler son métier au secours de son talent, ce qui est très exactement l’inverse d’un jeu académique, Anna Karina arrive ainsi à faire pleurer Marianne avec les yeux de Bérénice en réconciliant Stanislawski et Diderot, Cukor et Bresson, Eisenstein et Rouch.

“Arthur” Brasseur

Né dans le limon, pas très loin de Rueil, tout comme les enfants du célèbre écrivain Queneau, Arthur est un de ces personnages pour qui les métaphores n’ont jamais besoin d’explications. Il croit en effet aux décors et aux apparences, à Billy le Kid comme à Cyd Charisse. Autrement dit, c’est un garçon pour qui la vie est totalement dénuée de mystères, mais avec toute la poésie qu’implique le mot total. Autrement dit, encore et plus exactement un garçon pour qui le mystère de la vie n’est pas forcément caché dans une lointaine forêt de Brocéliande, mais peut-être bien sur l’autoroute de l’Est où l’on va et vient en poussant au fond sa Simca plein ciel. Peut-être bien aussi derrière un comptoir de café de la Porte de Vincennes quand on danse en ligne un Madison imaginaire pour retrouver les temps perdus par Anabella et Préjean, un 14 juillet, sous les toits de Paris. On l’a compris, Arthur est un personnage du premier degré, un personnage de roman de gare. Il a pris le parti de choses et les choses ont pris le sien. Une juste mort viendra donc sanctionner celui qui n’avait pas peur de la vie.

... et Claude Brasseur

Pour jouer ce rôle, Claude Brasseur était l’idéal car il a l’innocence et la folie des enfants lorsqu’ils jouent aux billes ou à la guerre, c’est-à-dire à la fois la brutalité nécessaire et la candeur suffisante, et vice versa. Bref, il fait partie de cette catégorie assez rare d’acteurs qui ne peuvent s’empêcher de jouer la comédie, ou la tragédie, comme des hommes, les hommes qu’ils sont, faiblesse qui fait leur grandeur.

“Franz” Frey

Si l’on met les problèmes de Franz en équation, elle sera presque à coup sûr du second degré, comme celle de ses grands aînés, le Cid, Lorenzaccio. Car Franz prend tout à l’envers, la vie, la mort et son amour pour Odile qui finira donc par là où il n’avait pas commencé, le calme et le bonheur. A l’image des enfants humiliés de Bernanos, Franz s’installe volontiers et tout de suite dans le drame, l’amertume, le malheur, comme dans le collège de son

enfance. A la moindre occasion, on le verra ainsi entamer un long voyage jusqu'au bout de sa propre nuit, à la recherche d'une Eurydice qui n'est jamais autre que lui-même. Il saute à travers tous les miroirs chers à Cocteau, comme un suicidé par la fenêtre, et s'il s'en tire sain d'esprit, et sauf de corps par on ne sait quel miracle, c'est que Franz cache sans doute un cœur de Richard III sous un imperméable acheté dans un roman de Simenon. Sans doute, est-il lui aussi toujours prêt, comme les petits loups, à donner son royaume de banlieue contre une vingt-quatre cylindrée en V pour gagner la bataille d'Indianapolis. La force et l'originalité de Franz, dans notre époque pourrie par les IBM des fonctionnaires, sont d'avoir gardé intactes ces réserves d'imaginaire vantées par les surréalistes... Il a rencontré Odile près de la Bastille comme naguère Breton avait croisé Nadja, au carrefour de l'insolite et du réel. Tels sont les héros décrits par Novalis, Franz prendra donc toujours la réalité pour ses désirs, car il sent bien que si le monde devient rêve, à son tour, une belle fois pour toutes, le rêve deviendra monde.

... et Sami Frey

Il fallait évidemment Sami Frey pour interpréter un semblable personnage. Sami que je vois souvent rôder le soir à l'heure où s'allument les lumières dans la Jungle des villes, méfiant et tragique au volant de sa grosse et longue Jaguar. Sami, qui sait jouer Brecht et Claudel comme les Français ne le savent pas, avec cette sorte de passion dont Bossuet entretenait Henriette d'Angleterre, cette rage qu'enfièvre la logique. Sami, avec qui je tournerai un jour William Wilson de Poe, lequel n'a de cesse qu'il ne soit arrivé à tuer quelqu'un parce qu'il lui ressemblait trop, et s'aperçoit alors qu'il s'est tué lui-même, et que c'est son double qui reste vivant. Sami qui, s'il ne l'était pas déjà, deviendra un grand acteur.

Odile, Arthur et Franz, les personnages de *Bande à part*

“Ils se lèvent le matin, il faut trouver un oiseau à manger à midi, un autre pour manger le soir. Entre-temps, ils vont boire à la rivière, et puis voilà. Ils vivent selon l'instinct, selon l'instant.”